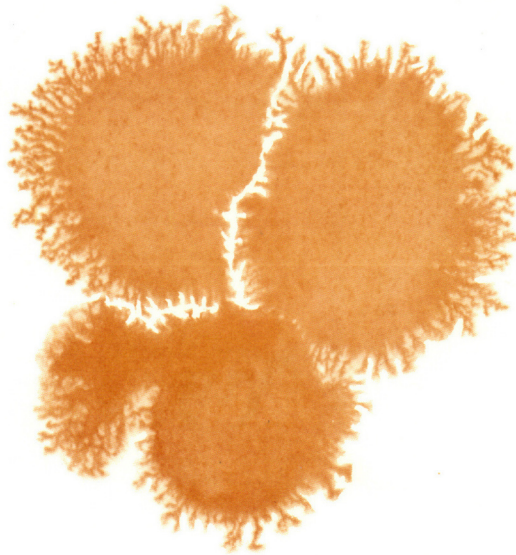


Mémoires



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 15 PRINTEMPS 1977

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Khan

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Mémoires

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 15, printemps 1977

© *Éditions Gallimard, 1977.*

TABLE

Harry Guntrip	<i>Mon expérience de l'analyse avec Fairbairn et Winnicott.</i>	5
Didier Anzieu, J.-B. Pontalis, Guy Rosolato	<i>A propos du texte de Guntrip.</i>	29
Anne-Marie Sandler	<i>Quand la mémoire est une étrangère.</i>	39
Masud Khan	<i>Ne pas se souvenir de soi-même.</i>	59
Lore Schacht	<i>Découverte de l'historicité.</i>	69
François Gantheret	<i>Trois mémoires.</i>	81
Arnaud Lévy	<i>Devant et derrière soi.</i>	93
Massimo Piattelli- Palmarini	<i>L'entrepôt biologique et le démon comparateur.</i>	105
Guy Rosolato	<i>Que contemplait Freud sur l'Acropole?</i>	125
Jean Guillaumin	<i>Un avenir pour la répétition.</i>	139
Annie Anzieu	<i>L'heure de la répétition.</i>	163
Olivier Flournoy	<i>L'image-écran.</i>	177
Pierre-Paul Clément	<i>De la mémoire aux mémoires : construction d'un espace autobiographique dans les Confessions de J.-J. Rousseau.</i>	185
Jean Pouillon	<i>Plus c'est la même chose, plus ça change.</i>	203
Georges Duby	<i>Mémoires sans historien.</i>	213
Pierre Nora	<i>Mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire.</i> Entretien avec J.-B. Pontalis.	221
André Bourguignon	<i>Mémorial d'une rencontre.</i>	235
Sigmund Freud et René Laforgue	<i>Correspondance 1923-1937.</i>	251

Harry Guntrip

MON EXPÉRIENCE DE L'ANALYSE AVEC FAIRBAIRN ET WINNICOTT

DANS QUELLE MESURE UNE THÉRAPIE PSYCHANALYTIQUE
PEUT-ELLE ÊTRE DITE ACHEVÉE *?

Il me paraît inutile de vouloir donner une réponse purement théorique à la question qui constitue le sous-titre de cet article. La théorie ne me semble pas être ici le problème essentiel : utile serviteur, mais mauvais maître, elle est susceptible de donner naissance à des défenseurs orthodoxes de toutes sortes de convictions. Si nous devons nous garder de suivre aveuglément la théorie, il nous faut constamment chercher à l'améliorer en recourant à la pratique thérapeutique. C'est, en effet, la pratique thérapeutique qui est véritablement au centre du problème. En fin de compte, les bons thérapeutes viennent au monde sans formation, et ils font le meilleur usage de celle qu'ils acquièrent. La question « Dans quelle mesure une thérapie psychanalytique peut-elle être dite achevée? » en entraîne peut-être une autre : « Dans quelle mesure notre propre analyse de formation a-t-elle été menée à son terme? » S'il est recommandé aux analystes de rester ouverts à des améliorations postanalytiques, c'est probablement que nous n'attendons pas d'une « analyse » qu'elle soit faite « une fois pour toutes ». Nous ne devons pas ignorer les développements postanalytiques quand nous évaluons les résultats effectifs de l'analyse proprement dite. Nous ne saurions traiter de ce problème en nous reposant uniquement sur les récits de nos patients. Ces récits ont toute chance d'être incomplets en ce qui concerne l'analyse et non existants pour la suite. Cette question ayant eu pour moi des incidences impérieuses et inattendues, je me suis senti tenu de m'y coller. C'est pourquoi je me risquerai à raconter ma propre analyse avec Fairbairn et Winnicott, et ses effets d'après coup, car c'est ainsi seulement que je pourrai présenter une image authentique de ce qui relie à mes yeux les contributions respectives de ces deux analystes hors pair et de ce que je leur dois.

* Titre original : « My experience of analysis with Fairbairn and Winnicott (How complete a result does psycho-analytic therapy achieve?) », *Internat. Review of Psychoanal.*, 1975, n° 2.

La question que pose mon sous-titre avait pour moi une importance primordiale, car elle est reliée à un facteur inhabituel, celui d'une amnésie totale relative à un grave traumatisme survenu à l'âge de trois ans et demi, à la mort d'un frère plus jeune que moi. Deux analyses ne suffirent pas à lever cette amnésie qui fut résolue inopinément par la suite mais seulement, sans doute, en raison du travail fait lors des deux cures qui avaient « assoupli » le refoulement majeur. J'espère que mon étude présentera un intérêt à la fois théorique et humain. Ma longue quête pour trouver la solution de ce problème a été une préoccupation trop enfouie pour pouvoir être bien accueillie, mais je n'avais pas le choix : ne pouvant l'ignorer, j'en fis une vocation qui devait me permettre d'aider les autres. Fairbairn et Winnicott étaient tous deux d'avis que, sans ce traumatisme, je ne serais vraisemblablement pas devenu psychothérapeute. Fairbairn m'a dit un jour : « Je ne peux imaginer ce qui pourrait bien pousser un seul d'entre nous à devenir psychothérapeute si nous n'avions pas eu nos propres problèmes. » Il n'était pas d'un optimisme débordant et, à une autre occasion, il me dit : « Une fois le schéma fondamental de la personnalité fixé dans la première enfance, il ne pourra se modifier. Une nouvelle expérience peut extirper l'émotion des anciens schémas, mais pourtant, dans le lit desséché des rivières, l'eau peut toujours de nouveau se remettre à couler. » On ne peut donner à personne une histoire différente. Un autre jour, Fairbairn me dit : « On peut se faire analyser pendant toute une vie et n'aller nulle part. C'est la relation personnelle qui est thérapeutique. La science n'a pas de valeurs, sinon scientifiques, à savoir les valeurs schizoïdes du chercheur qui est en dehors de la vie et observe. La science est purement instrumentale, utile pour un temps, mais ensuite il faut revenir à la vie. » Telle était sa conception de l'« analyste miroir », observateur qui n'établit pas de relation, mais se contente d'interpréter. Ainsi donc Fairbairn estimait que l'interprétation psychanalytique n'est pas thérapeutique en elle-même, mais uniquement parce qu'elle exprime une relation personnelle de compréhension authentique. Personnellement, je pense que la science n'est pas nécessairement schizoïde, mais qu'elle est, en réalité, pratiquement motivée; elle devient souvent schizoïde parce qu'elle offre une retraite évidente aux intellectuels schizoïdes. Ce qui n'est pas le cas pour une psychothérapie, quelle qu'elle soit.

J'ai dit ailleurs que la thérapie psychanalytique n'est pas purement théorique, mais qu'elle implique une relation personnelle d'authentique compréhension. Je ne savais rien de Fairbairn quand, dans mon premier ouvrage, j'ai exposé cette idée. C'est en 1949 qu'après avoir lu ses articles, j'allai le trouver car, du point de vue philosophique, nous étions sur la même longueur d'onde et ainsi nulle mésentente intellectuelle effective ne viendrait interférer dans l'analyse. Mais la capacité d'établir une relation ne dépend pas uniquement de notre théorie. Tout le monde n'a pas la même facilité pour établir des relations personnelles et chacun de nous peut établir une relation plus facilement avec certaines personnes qu'avec d'autres. Le

facteur imprévisible des atomes crochus entre en ligne de compte. Ainsi, bien qu'il en fût persuadé, Fairbairn n'avait pas la capacité de Winnicott pour établir une « relation personnelle » naturelle, spontanée. Avec moi, il se montra plus un « interprète technique » qu'il ne le pensait lui-même ou que je ne m'y attendais. Mais cela doit être nuancé. Quand je vins le trouver dans les années 50, son état de santé se dégradait lentement; sa puissance créatrice avait été à son zénith dans les années 40. Il me raconta comment, dans les années 30 et 40, il avait traité avec succès un certain nombre de schizophrènes et de patients régressés. C'est là ce qu'il y avait derrière sa « révision théorique » des années 40. Il avait le sentiment d'avoir commis une erreur en publiant sa théorie avant d'avoir apporté la preuve clinique de ce qu'il avançait. Il travailla comme psychiatre à l'University Psychological Clinic for Children de 1927 à 1935. On ne peut rester impersonnel avec les enfants. Il demanda un jour à une petite fille que sa mère battait cruellement : « Voudrais-tu que je te trouve une nouvelle maman, une gentille maman? » L'enfant répondit : « Non. Je veux ma maman à moi », montrant ainsi l'intensité du lien libidinal au mauvais objet. Le diable que l'on connaît vaut mieux que celui qu'on ne connaît pas, et mieux encore que pas de diable du tout. C'est à partir de son expérience avec des enfants psychotiques régressés qu'il édifia sa révision théorique, s'appuyant sur la *qualité* des relations parent-enfant plutôt que sur les *stades* de croissance biologique; c'était une « théorie de la personnalité », et non une « théorie impersonnelle du contrôle d'énergie ». Il résuma ce point de vue en disant que « la cause de la perturbation provient de ce que les parents échouent d'une façon ou d'une autre, en ne parvenant pas à faire comprendre à l'enfant qu'il est aimé pour son propre bien, comme une personne à part entière ». Dans les années 50, alors que j'étais en analyse avec lui, il refusa sagement de prendre la lourde charge de patients très régressés. Je fus surpris de découvrir qu'il redevenait progressivement « analyste classique », avec une « technique interprétative », alors que je sentais que ce dont j'avais besoin, c'était de régresser au niveau de ce grave traumatisme infantile.

Stephen Morse (1972), dans son étude sur la « structure » dans les écrits de Winnicott et de Balint, conclut en disant que si ces deux hommes ont découvert de nouvelles données, ils n'ont pas développé la théorie structurale d'une manière permettant de les expliquer, ce qu'on aurait pu faire, pensait-il, en recourant à ce qu'il appelle la « métaphore Fairbairn-Guntrip ». Ayant bénéficié d'une analyse avec ces deux analystes hors du commun, la position m'apparaît plus complexe. La relation entre Fairbairn et Winnicott est à la fois importante, théoriquement, et très curieuse. A première vue, leur esprit et leur méthode de travail étaient très différents, ce qui les empêcha de saisir à quel point ils étaient en fin de compte proches l'un de l'autre. Tous deux sont partis de la théorie et de la thérapeutique freudiennes classiques qui les ont fortement marqués et que tous deux ont dépassées, chacun à sa manière. Fairbairn, sur le plan intellectuel, voyait cela plus clairement

que Winnicott et pourtant, dans les années 50, c'était lui qui se montrait, dans la pratique clinique, le plus orthodoxe des deux. J'ai eu plus de 1 000 séances avec Fairbairn et, dans les années 60, 150 avec Winnicott. Pour ma satisfaction personnelle, j'ai gardé des notes détaillées de chaque séance, ainsi que toute la correspondance échangée. Winnicott m'a dit : « Je n'ai jamais eu affaire à quelqu'un qui puisse me rapporter avec autant d'exactitude ce que j'ai dit la dernière fois. » L'article de Morse m'a incité, l'an dernier, à reprendre ces notes et j'ai été stupéfait de constater la lumière qu'elles jetaient sur les raisons *pour lesquelles mes deux analyses avaient échoué à lever mon amnésie touchant ce traumatisme de mes trois ans et demi. Et pourtant, chacune à sa manière, elles avaient préparé le chemin qui devait conduire à la résolution postanalytique de ce problème.* Il me fallait donc reposer la question « Qu'est-ce que le processus thérapeutique analytique? »

De manière générale, j'ai constaté que Fairbairn était *plus orthodoxe en pratique* qu'en théorie alors que Winnicott, lui, se montrait *plus révolutionnaire* dans la pratique qu'en théorie. Leur position, bien qu'opposée, était complémentaire. Sutherland, dans la notice nécrologique qu'il a consacrée à Fairbairn (1965), écrit :

Fairbairn avait quelque chose d'un peu solennel — de très aristocratique — mais, en lui parlant, je constatai qu'il n'était ni solennel ni distant. L'art et la religion étaient pour lui l'expression profonde des besoins de l'homme; il les respectait profondément, mais ses intérêts révélaient un conservatisme assez inhabituel.

Pendant les séances, je trouvais Fairbairn protocolaire; c'était l'analyste intellectuel, précis, qui interprétait. Mais quand, après les séances, nous parlions théorie, il se laissait aller. Dans le face à face m'apparaissait alors un Fairbairn très humain. En vérité, après les séances, il était le bon père qui comprenait et, pendant les séances, dans le transfert, la mère mauvaise et dominatrice qui m'imposait des interprétations exactes. J'ai l'impression qu'après sa période créatrice des années 40, son conservatisme commençait à imprégner son travail. Le choc éprouvé à la suite de la mort subite de sa femme, en 1952, créa des problèmes domestiques évidents. Autour de 1950, il eut sa première grippe virale, suivie de beaucoup d'autres de plus en plus mauvaises. Après la mort de sa femme, pendant deux ans, il s'attela à son très bel article « Observations on the nature of hysterical states » (1954), qui met au point sa pensée originale. Il précisa son point de vue sur « la psychanalyse et la science » dans deux articles (1952 b, 1955). Mais l'article suivant, « Considerations arising out of the Schreber case » (1956), révèle un changement subtil dans sa pensée. Dans ce texte, il s'écarte de sa psychologie du « moi et des relations d'objet », en expliquant que tout est dû aux excitations et aux terreurs libidinales suscitées par la « scène primitive ». Et c'est dans son dernier article,

« On the nature and aims of psycho-analytical treatment » (1958), qu'il met tout l'accent sur « le système interne clos » d'une analyse largement œdipienne, non en termes d'instinct, mais de relations au mauvais objet, internalisées, libidinisées et antilibidinisées. J'étais allé chez lui pour lever l'amnésie du traumatisme relatif à la mort de mon frère, pour découvrir ce qui se cachait derrière et qui remontait à la période de ma première enfance. C'était là, je le sentais, que se trouvait l'explication de mes expériences imprécises, en toile de fond, d'isolation schizoïde et d'ir-réalité. Je savais aussi que ces expériences étaient en rapport avec mes toutes premières relations avec ma mère, mais je ne le savais qu'au travers de ce qu'elle m'avait raconté.

Après la mort de mon frère Percy, j'avais engagé et livré pendant quatre ans une bataille active avec ma mère pour la forcer « à établir une relation ». Je finis par y renoncer et je m'éloignai d'elle. Pour plus de clarté, j'appellerai cette période celle des relations avec le mauvais objet œdipien internalisé : mes rêves en étaient remplis mais, fréquemment, des expériences soudaines, nettement schizoïdes, faisaient irruption, expériences que Fairbairn, sans hésiter, interpréta comme des « retraits » au sens de « fuites », loin des relations internalisées de mauvais objet. Il me ramenait régulièrement aux conflits triangulaires libidinaux et antilibidinaux intervenant dans mon « monde intérieur », aux « clivages d'objet » kleinien et aux « clivages du moi » fairbairniens au sens d'excitations libidinales œdipiennes. En 1956, je lui écrivis pour lui demander de me dire exactement ce qu'il pensait du complexe d'Œdipe, et il me répondit : « Le complexe d'Œdipe est capital pour la thérapie, mais non pour la théorie. » Je lui répliquai que je ne pouvais accepter ce qu'il avançait là : pour moi, la théorie *était* la théorie de la *thérapie*, et ce qui était vrai pour l'une devait l'être pour les deux. Consciemment se développa en moi une double résistance à son égard, d'une part parce que je sentais qu'il était ma mauvaise mère m'imposant ses vues et, d'autre part, parce qu'ouvertement je n'étais pas d'accord avec lui sur des points essentiels. Je me mis à insister sur le fait que mon véritable problème résidait non dans les mauvaises relations datant de la période qui avait suivi la mort de Percy, mais de la défaillance fondamentale de ma mère qui n'avait jamais été capable d'établir une relation quelconque. Je lui dis mon impression que l'analyse œdipienne me faisait piétiner, me permettant de recourir à de mauvaises relations tenues pour préférables à pas de relations du tout : elles fonctionnaient dans mon monde intérieur, *comme défense contre le problème schizoïde plus profond*. Fairbairn vit là un trait de caractère défensif de « retrait » (1952 a, chap. 1). Je le ressentais, moi, comme un problème à part entière et non seulement comme une défense contre un système clos de « monde intérieur de relations au mauvais objet ».

Mais mon analyse œdipienne avec Fairbairn ne fut pas une perte de temps. Les défenses doivent être analysées. Je pus ainsi retrouver que j'avais, en fait, refoulé

le traumatisme de la mort de Percy et tout ce qui se trouvait derrière, en construisant par-dessus une expérience complexe de combat soutenu dans les relations de mauvais objet avec ma mère, relations qu'à leur tour j'avais dû refouler. C'est ce qui se trouvait à la base de ce déferlement de rêves et de la production intermittente de symptômes de conversion. Pendant longtemps, Fairbairn insista là-dessus, disant qu'il s'agissait là du *noyau réel* de ma psychopathologie. Il avait certainement tort, mais il nous fallut l'analyser radicalement pour que puissent être atteintes des couches plus profondes et c'est, effectivement, ce qui se passa. Des phénomènes schizoïdes fortement régressifs et négatifs firent irruption dans le matériel que je lui apportai et il finit par accepter progressivement en théorie ce qu'il n'avait plus la force d'affronter dans la pratique. Ce fut avec une grande générosité qu'il accepta mon concept d'un « moi régressé », clivé du « moi libidinal » et renonçant ainsi à la lutte pour obtenir une réponse de la mère. Quand je publiai cette idée, Winnicott m'écrivit pour me demander : « Votre moi régressé est-il replié ou refoulé ? » Je répondis : « Les deux à la fois. D'abord replié, puis maintenu refoulé. » Fairbairn, lui, m'écrivit pour me dire :

C'est là votre idée, non la mienne; elle est originale et explique ce dont je n'ai jamais été capable de tenir compte dans ma théorie : la régression. L'importance que vous attachez à la faiblesse du moi donne de meilleurs résultats thérapeutiques que l'interprétation en termes de tensions libidinales et antilibidinales.

Quand, en 1960, je publiai « Ego-Weakness, the hard Core of the Problem of Psychotherapy », Fairbairn m'écrivit : « Si je pouvais encore écrire, c'est là-dessus que j'écrirais. » Je savais que ma théorie était vraie dans les grandes lignes, car elle conceptualisait ce qui, jusque-là, n'avait pu se laisser analyser. A mon avis, Fairbairn a fait preuve d'un grand courage en acceptant cela.

Je compléterai ce que je viens de dire de Fairbairn — de l'analyste et de l'homme — en montrant la différence qu'il y avait entre lui et Winnicott en tant que « type humain », facteur qui joue un rôle primordial en thérapie. La disposition du cabinet de consultation crée, à elle seule, toute une ambiance qui a sa signification propre. Fairbairn vivait à la campagne mais recevait ses patients dans sa vieille maison de famille à Édimbourg. Je pénétrai dans le vaste salon qui servait de salle d'attente, rempli de mobilier ancien de valeur, puis j'entrai dans le bureau qui lui servait de cabinet de consultation. C'était également une très grande pièce dont un mur était presque entièrement occupé par une bibliothèque ancienne. Fairbairn était assis derrière un grand bureau plat. Je pensai souvent qu'il était assis « en majesté » dans son fauteuil de peluche à haut dossier. La tête du divan était perpendiculaire au bureau et le touchait. J'avais parfois l'impression que Fairbairn, en étendant le bras, aurait pu me frapper sur la tête. Je trouvais cela bizarre pour un analyste qui

ne croyait pas à la théorie de l' « analyste miroir ». Je mis un certain temps à me rendre compte que c'était moi qui, de mon plein gré, avais « choisi » la position allongée. Il y avait, à côté du bureau, un petit canapé sur lequel j'aurais pu m'asseoir si j'en avais eu envie. C'est d'ailleurs ce que je finis par faire. Dès le premier mois, un rêve me révéla que cette situation impressionnante avait immédiatement pris pour moi une signification transférentielle inconsciente. Il me faut dire que mon père était pasteur et appartenait à l'Église méthodiste. Quand il parlait en public, il était d'une éloquence hors du commun. En 1855, il avait fondé et dirigé un centre évangélique qui devint par la suite une église, église qui existe encore aujourd'hui. Pendant toutes ces années, il ne m'apparut jamais autrement que sous la forme d'une figure tolérante à l'égard de ma mère qui, effectivement, ne s'emporta *jamais* en sa présence. Dans le transfert, je voulais que Fairbairn soit le père protecteur, m'aidant à résister à ma mère agressive mais, inconsciemment, je le ressentais autrement, comme le montre ce rêve :

J'étais au Centre évangélique de mon père. Fairbairn était sur l'estrade, mais il avait le visage dur de ma mère. J'étais allongé, passif, sur un divan, en bas, dans la salle, la tête du divan contre l'estrade. Il descendit et me dit : « Savez-vous que la porte est ouverte? » Je dis : « Ce n'est pas moi qui l'ai laissée ouverte »; j'étais très satisfait de lui avoir tenu tête. Il retourna alors sur l'estrade.

Il s'agissait là d'une version à peine déguisée de la disposition du cabinet de consultation de Fairbairn, indiquant mon désir qu'il soit pour moi un père m'apportant son soutien, mais ce désir était dominé par un transfert clairement négatif, celui de ma mère dominatrice et sévère. C'est ainsi que, dans les grandes lignes, se manifesta le rôle transférentiel de Fairbairn pendant les séances. Il l'interpréta comme la mauvaise relation « mouvementée », en dents de scie, parent-enfant. Ce qui ne peut être changé que par un retournement de la situation. Cette explication me parut très éclairante, elle comprenait tous les ingrédients des désirs auxquels il n'est pas répondu, de la colère retenue, de la spontanéité inhibée. C'était la relation transférentielle qui dominait pendant les séances. Après les séances, Fairbairn pouvait se permettre de se laisser aller au cours de nos discussions sur la théorie ou la thérapie; il devenait alors le bon père humain.

Ce transfert négatif pendant les séances était, je le sens, cautionné par les *interprétations extrêmement précises et intellectuelles* de Fairbairn. Un jour, il interpréta : « Quelque chose entrave le développement du processus actif. » Moi, j'aurais dit : « Votre mère a écrasé votre soi naturellement actif. » Mais Fairbairn analysa minutieusement la lutte affective que j'avais livrée à ma mère pour l'obliger à me mater après la mort de Percy et me montra comment j'avais internalisé cette lutte. C'était bien ce qu'il convenait de faire tout d'abord, mais Fairbairn voyait là

le problème œdipien central et ne put admettre, sinon plus tard, que cela masquait un problème beaucoup plus profond et plus grave. Ultérieurement, Winnicott constata par deux fois : « Rien n'indique chez vous que vous ayez jamais eu un complexe d'Œdipe. » Le schéma familial n'était pas œdipien. C'était toujours la même chose dans les rêves, ainsi que l'illustre l'un des plus frappants :

J'étais assiégé, assis dans une pièce; j'en parlais avec mon père. C'était ma mère qui m'assiégeait et je disais à mon père : « Tu sais, jamais je ne me rendrai à elle. Ce qui arrivera, je m'en moque, mais je ne me rendrai jamais. » Il dit : « Oui, je le sais bien. Je vais aller lui dire : " Tu ferais mieux d'y renoncer, jamais il ne se soumettra " », et elle avait renoncé.

La persistance avec laquelle Fairbairn poursuivait ses interprétations œdipiennes, que je ne pouvais accepter comme une fin en soi, lui faisait jouer le rôle de la mère dominatrice. Il nous revint que Winnicott et Hoffer pensaient que mon adhésion à sa théorie était due à ce que celle-ci ne l'autorisait pas à analyser mon agressivité dans le transfert. Mais ils ne m'avaient pas vu renversant son cendrier, ni donner un coup de pied dans son arrêt de porte en verre, « accidentellement », bien sûr, et nous savons ce que cela signifie dans la séance, comme il ne tarda pas à me le faire remarquer. Ils ne m'avaient pas non plus vu le jour où j'avais sorti des livres de cette immense bibliothèque et les avais jetés par terre, ce qui était un acte symbolique, « l'acte d'arracher une réponse à la mère », puis de les remettre soigneusement en place pour faire une réparation à la Melanie Klein. Mais, après les séances, nous pouvions discuter et je découvrais l'être chaleureux, plein d'humanité, qui se cachait derrière l'analyste interprétant scrupuleusement.

Pour éclairer ce qui précède, je ne saurais mieux faire que d'établir une comparaison avec Winnicott. Le cabinet de consultation de Winnicott était très simple, les couleurs apaisantes, le mobilier sans prétention. Tout avait été étudié avec soin par Winnicott et par sa femme — comme celle-ci me le rapporta par la suite — pour que le patient s'y sente à l'aise. Je frappais puis entrais dans la pièce, Winnicott s'avavançait, une tasse de thé à la main; il me saluait chaleureusement puis allait s'asseoir sur une petite chaise de bois, près du divan sur lequel je m'installais de côté, ou m'allongeais, selon mon humeur. Je changeais de position librement, suivant ce que je ressentais ou ce que je disais. Toujours, à la fin, comme je m'apprêtais à partir, Winnicott me serrait amicalement la main. Ce ne fut que lorsque je quittai Fairbairn, après la dernière séance, que je me rendis brusquement compte que pas une seule fois, durant cette longue période, nous n'avions échangé une poignée de main et qu'il allait me laisser partir sans faire ce geste amical. Je lui tendis une main qu'il prit immédiatement et j'aperçus quelques larmes couler sur son visage. *Je vis alors le cœur chaleureux de cet homme à l'esprit si fin, à la nature si timide.* Fairbairn m'in-

vita à prendre le thé chez lui avec ma femme le jour où nous allâmes rendre visite à ma belle-mère dans le Perthshire.

Pour donner son plein sens à la fin de mon analyse avec Fairbairn, il me faut évoquer brièvement mon histoire familiale. Avant son mariage, ma mère avait été une véritable « petite mère » surchargée de travail. Elle était l'aînée de onze enfants et avait vu mourir en bas âge quatre de ses frères et sœurs. Sa mère, une véritable reine de beauté à la cervelle d'oiseau, laissait à sa fille aînée, encore écolière, le soin de s'occuper de tout. A l'âge de douze ans, la fillette était si malheureuse qu'elle s'enfuit de chez elle, mais on la ramena à la maison. Ses traits de caractère les plus marquants étaient son sens très vif du devoir et de sa responsabilité envers sa mère qui était veuve et trois de ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle. C'est ce qui impressionna mon père quand la famille se rendit dans son Centre évangélique. Quand ils se marièrent en 1898, mon père ignorait que sa jeune femme était lasse de prodiguer des soins à des bébés et qu'elle n'en voulait plus. J'étais adolescent quand elle se mit à me faire des confidences. Elle me rapporta les faits les plus saillants de l'histoire familiale sans omettre le fait qu'elle m'avait nourri au sein, parce qu'elle croyait que cela empêcherait de nouvelles grossesses. Elle refusa d'allaiter Percy qui mourut et, par la suite, elle refusa toute relation intime. Mon père était le plus jeune fils d'une famille appartenant à la High Church et au parti tory; c'était un révolté, politiquement à gauche et non conformiste, religieusement parlant. Anti-impérialiste, il faillit perdre sa situation dans la City en refusant de signer, dans la maison où il travaillait, la pétition qui circulait en faveur de la guerre des Boers. Cette angoisse passagère fournit à ma mère l'occasion de me sevrer soudainement et de prendre un commerce. Lors du déménagement, j'avais un an. Ma mère avait mal choisi son emplacement et, pendant sept ans, elle perdit de l'argent, mais elle devait le récupérer largement par la suite, lors du déménagement qui suivit. *Les sept premières années de ma vie, dont six passées dans le premier magasin, correspondirent à la période la plus troublée de mon existence.* On m'avait confié à une tante malade qui prenait soin de moi. J'avais deux ans à la naissance de Percy et trois ans et demi quand il mourut. Ma mère me raconta que mon père lui avait dit que l'enfant aurait vécu si elle l'avait nourri au sein, ce qui l'avait mise très en colère. Cette époque fut très perturbée. Vers la fin de sa vie, comme elle vivait avec nous, elle me confia des choses révélatrices : « Je n'aurais jamais dû me marier, ni avoir d'enfants. La nature ne m'avait pas faite pour être épouse et mère, mais pour être femme d'affaires » et aussi : « Je crois que je n'ai jamais compris les enfants. Je ne les supportais pas. »

Elle me raconta qu'à trois ans et demi j'étais entré dans la pièce où elle était et que j'avais vu Percy étendu, mort et nu, sur ses genoux. Je m'étais précipité, j'avais saisi Percy dans mes bras en disant : « Ne le laisse pas partir. Tu ne le reverras jamais. » Elle m'avait fait sortir de la pièce. Je fus alors atteint d'un mal mystérieux.

On me crut perdu. Le docteur avait dit : « Il meurt de chagrin à cause de son frère. Si votre sens maternel ne peut pas le sauver, je n'en suis pas capable, moi non plus. » C'est ainsi qu'elle m'amena alors dans la famille d'une tante maternelle où je me remis. Fairbairn et Winnicott estimaient tous deux que je serais mort si ma mère ne m'avait pas éloigné d'elle. Le souvenir de cette période était totalement refoulé et l'amnésie persista tout au long de ma vie, au cours de mes deux analyses, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, c'est-à-dire il y a trois ans. Mais ces faits restaient vivants en moi et resurgissaient sans être reconnus, dans des événements analogues, très espacés. Par exemple, à vingt-six ans, à l'Université, je me liai d'amitié avec un étudiant qui devint pour moi une figure fraternelle. Quand il partit et que j'allai passer mes vacances auprès de ma mère, je tombai malade, atteint d'une sorte d'épuisement mystérieux qui disparut instantanément dès que je quittai la maison pour retourner au collège. Il ne me vint pas à l'esprit que le collègue était l'équivalent de la famille de ma tante. En 1938, âgé de trente-sept ans, je devins à Leeds pasteur d'une église très bien organisée où, tous les dimanches après-midi, il y avait un rassemblement de mille personnes et, le soir, une congrégation de huit cents personnes ainsi que des activités sociales, éducatrices et récréatives. Comme il y avait trop de travail pour un seul pasteur, on m'adjoignit un collègue qui devint pour moi un nouveau substitut de Percy. La guerre menaçant, il partit. Et de nouveau, je tombai subitement malade, atteint du même épuisement mystérieux qui fut mis sur le compte d'un excès de travail. Mais, à cette époque, je n'étais plus un ignorant en psychanalyse, ayant étudié avec Flugel la théorie classique et connaissant bien la littérature. J'avais commencé une thèse sous la direction du professeur John Macmurray, cherchant à traduire la psychobiologie freudienne, ou plutôt les données cliniques, en termes de philosophie de « relations personnelles » et, depuis deux ans, j'étudiais mes propres rêves. J'étais donc aux aguets quand cette maladie suscita un rêve important.

Je descendais dans une tombe et vis un homme enterré vivant. Il essaya de sortir, mais je le menaçai de maladie, je l'enfermai et partis très rapidement.

Le lendemain, je me sentis mieux. Pour la première fois, je reconnus la résurgence de la maladie consécutive à la mort de Percy et je constatai que j'avais continuellement vécu, pour ainsi dire, au sommet du refoulement de cette mort. Je sus alors qu'il me serait impossible de trouver le repos avant d'avoir découvert la solution de ce problème.

Pendant la guerre le professeur de médecine de Leeds m'embrigada dans la psychothérapie d'urgence. Je devins lecteur à l'École de médecine et poursuivis l'étude de mes propres rêves. Récemment, en relisant mes notes, j'ai constaté que je n'avais fait que plier mes rêves à des interprétations œdipiennes forcées. De ces notes, trois types de rêve se dégagent : 1° une femme sauvage qui m'attaquait;

2^o une figure paternelle, tranquille, forte, amicale, qui me soutenait et 3^o un rêve mystérieux de menace de mort, rêve qui s'appuyait manifestement sur le souvenir suivant : ma mère m'amenant à l'âge de six ans dans la chambre de ma tante malade qui, croyait-on, se mourait d'une fièvre rhumatismale et qui était couchée, blême et silencieuse. Dans un rêve :

Je travaillais en bas, assis à mon bureau, et soudainement une bande invisible d'ectoplasme qui m'attachait à un malade agonisant au premier étage me poussa brutalement hors de la pièce. Je savais qu'elle allait m'absorber. Je me débattis et, brusquement, la bande se détacha et je compris que j'étais libre.

J'en savais assez pour deviner que le souvenir de ma tante mourante était un souvenir-écran pour le mort refoulé Percy, qui m'arrachait inconsciemment à la vie en me faisant m'évanouir, dans un état de mort apparente. Je savais qu'une fois ou l'autre, d'une manière ou d'une autre, je devrais me faire analyser. En 1946, le professeur Dicks, qui m'avait confié la direction de son équipe dans le nouveau département de psychiatrie, me dit qu'étant donné mes idées, je devrais lire Fairbairn, ce que je fis, et c'est fin 1949 que je demandai à Fairbairn de faire une analyse avec lui.

Pendant les premières années, son analyse largement œdipienne de mes « relations au mauvais objet internalisé » correspondait bien à une période effective de mon enfance. Après la mort de Percy et mon retour à la maison — de trois ans et demi à cinq ans — je livrai une véritable bataille à ma mère pour l'obliger à me mater en recourant fréquemment à des maladies psychosomatiques légères : maux de ventre, éruptions, manque d'appétit, constipation, brusques accès de température. Ma mère me dressait alors un lit de camp dans la cuisine et quittait à tout moment sa boutique pour venir me voir. Elle me raconta que le médecin lui avait dit : « Je ne veux plus revenir voir cet enfant. Il me fait perdre la tête avec ces brusques accès de fièvre et, le lendemain, il est parfaitement bien! » Mais tout ceci ne servit à rien. Vers l'âge de cinq ans, je changeai de tactique. J'allai dans une plus grande école et devins plus indépendant. Ma mère m'a raconté : « Tu as commencé par ne plus faire ce que je te disais. » Elle entra dans des colères folles et me battait. J'avais alors entre cinq et sept ans. Quand les verges étaient brisées, elle m'envoyait en acheter d'autres. A sept ans, j'entrai dans une nouvelle école encore plus grande et menai une vie à moi, en dehors de la maison. J'avais huit ans quand nous déménageâmes. Ma mère prit un autre magasin et, cette fois-ci, son affaire prospéra. Elle était moins déprimée, elle me donnait de l'argent pour mes distractions, mes activités de plein air, le scoutisme, le sport et, peu à peu, j'oubliai, mais pas complètement, le souvenir de ces sept premières années si mauvaises. Ce fut à toutes les terreurs, les rages, la culpabilité, aux symptômes psychosomatiques passa-

gers, aux rêves perturbés, à tout ce qui exprimait les conflits qui marquèrent mon enfance, de trois ans et demi à sept ans, que l'analyse de Fairbairn eut affaire. Ma mère, devenue vieille, disait : « Quand ton père et ta tante Mary sont morts et que je suis restée seule, j'ai voulu avoir un chien, mais j'ai dû y renoncer. Je ne pouvais m'empêcher de le battre. » C'est là ce qui s'était passé avec moi. Il n'est donc pas étonnant que mon monde intérieur eût été un monde de relations au mauvais objet internalisées, libidinalement excitées, et je dois beaucoup à Fairbairn pour l'analyse radicale qu'il en a faite.

Mais, après les trois ou quatre premières années, je fus convaincu que cela me faisait piétiner dans un monde intérieur sado-masochique de *relations au mauvais objet* avec ma mère : c'était là une défense contre des problèmes totalement différents de la période qui avait précédé la mort de Percy. Ce matériel plus profond continuait à se frayer un chemin. Le moment critique intervint en décembre 1957, quand mon vieux camarade, celui dont le départ du collège avait provoqué la première apparition de la mort de Percy en 1927, mourut subitement. Pour la troisième fois, je fus saisi du même épuisement mystérieux. Je continuai à travailler et à me rendre à Édimbourg pour mon analyse, en ayant le sentiment maintenant que j'allais atteindre le fond. Je pensai avoir progressé quelque peu quand Fairbairn tomba malade, atteint d'une grave infection virale dont il faillit mourir. Il arrêta de travailler pendant six mois. Il me fallait rétablir le refoulement mais, immédiatement, je commençai à « intellectualiser » le problème que je ne pouvais perlaborer avec Fairbairn. Ce n'était pas pure intellectualisation par une pensée délibérée. Des insights spontanés ne cessaient d'affluer que je jetais sur le papier dès qu'ils apparaissaient. C'est à partir de là que j'ai écrit les trois articles qui sont au centre de mon livre *Schizoid Phenomena, Object Relations and the Self* (1968) : « Ego-weakness, the care of the problem of psychotherapy » (1960, chap. vi), « The schizoid problem, regression and the struggle to preserve an ego » (1961, chap. ii) et « The manic-depressive problem in the light of the schizoid process » (1962, chap. v). En deux ans, ils m'ont amené au-delà du point où en était resté Fairbairn. Il accepta avec générosité de voir dans ces articles une extension valable et nécessaire de sa théorie.

Quand Fairbairn reprit son travail en 1959, je lui parlai de la mort de mon ami et de sa maladie à lui. Il me fit alors une interprétation capitale : « Je crois que depuis ma maladie, je ne suis plus ni votre bon père ni votre mauvaise mère, mais votre frère mourant sur vous. » Soudainement, la situation analytique m'apparut dans une lumière extraordinaire, et je lui écrivis une lettre, que je possède encore, mais que je ne lui envoyai pas, sachant qu'elle provoquerait chez lui une tension que sa santé précaire lui aurait difficilement permis de supporter. Je compris brusquement que jamais je ne pourrais résoudre mon problème *avec* un analyste. J'écrivis : « Je suis dans un dilemme. Je dois mettre un terme à mon analyse pour

avoir une chance de la finir, mais alors je ne vous aurai plus pour m'aider. » Une fois Fairbairn devenu mon frère dans le transfert, le *perdre*, soit en terminant moi-même l'analyse, soit en restant avec lui jusqu'à sa mort, cela représenterait la mort de Percy et je me trouverais seul, face à la totale résurgence de cet événement traumatique, sans personne pour me venir en aide. Fairbairn eût-il pu m'aider à résoudre ce problème dans l'analyse transférentielle? Certainement pas dans l'état de santé précaire qui était le sien; j'en terminai donc cette année-là avec mon analyse. J'ai toute raison d'être infiniment reconnaissant à Fairbairn d'avoir bien voulu rester avec moi, malgré sa santé qui déclinait, jusqu'à ce que je sois parvenu à cet insight critique. Ce fut la réactivation du traumatisme de Percy qui, en suscitant un déferlement compulsif d'idées spontanées, constitua, de 1959 à 1962, la force directrice de ma théorie. Si j'ai pu maîtriser ce traumatisme et l'utiliser pour une recherche constructive, c'est en partie parce que progressivement j'abandonnai Fairbairn et en partie parce que Fairbairn avait admis le bien-fondé de mes idées. Mais c'est aussi parce que j'avais décidé d'engager une analyse avec Winnicott avant la mort de Fairbairn.

*

C'est Fairbairn lui-même qui, en 1954, me mit en relation avec Winnicott auquel il avait demandé de m'adresser son article « Regression within the psycho-analytical set-up » (repris in Winnicott, 1958). Winnicott me l'envoya en y ajoutant, à ma surprise, une lettre où il me disait : « Je vous conseille de tirer au clair la question de votre relation à Freud, pour qu'elle devienne votre relation à vous et non celle de Fairbairn. Fairbairn a gâché un bon travail par son désir de diminuer Freud. » Nous échangeâmes trois longues lettres chacun. Je dis à Winnicott que ma relation avec Freud avait été établie bien avant que j'aie entendu parler de Fairbairn. Je faisais alors mes études sous l'égide de Flugel, à l'University College de Londres. J'avais rejeté la psychobiologie freudienne des instincts, mais reconnu l'importance primordiale des découvertes de Freud en psychopathologie. En relisant cette correspondance, je me rends compte aujourd'hui que j'anticipais de dix-huit ans la conclusion de Morse (1972), nos mots étant pour ainsi dire les mêmes : à savoir que le « vrai soi » de Winnicott n'a pas sa place dans la théorie freudienne. Il ne pourrait se trouver que dans le ça, mais c'est impossible, le ça n'étant qu'une énergie impersonnelle. En fait, j'avais le sentiment qu'en ce qui concernait la thérapie, Winnicott avait dépassé Freud, tout comme Fairbairn l'avait dépassé dans le champ théorique. En 1961, j'envoyai à Winnicott un exemplaire de mon livre *Personality Structure and Human Interaction* (1961). Il me répondit qu'il s'en était déjà procuré un exemplaire. Je lisais les articles de Winnicott dès leur publication, tout comme Fairbairn qui le trouvait « brillant, cliniquement ». En 1962, je n'avais plus de doute : il était le seul

à pouvoir m'aider. Je ne pouvais aller à Londres qu'une seule fois par mois pour deux séances, mais l'analyse que j'avais déjà faite me permettrait d'en tirer profit. De 1962 à 1968, j'eus cent cinquante séances dont la valeur ne fut nullement proportionnelle au nombre. Winnicott était étonné, disait-il, que tant de travail puisse être effectué au cours de séances si espacées, ce qui était dû, je pense, en premier lieu, à tout le travail préliminaire accompli avec Fairbairn et aussi à ce que je parvenais à maintenir vivante l'analyse entre les séances. Mais c'était surtout grâce à l'intuition si pénétrante de Winnicott sur cette période de ma petite enfance à laquelle j'avais un besoin si intense de revenir. C'est lui qui m'a apporté la preuve extraordinairement sensible que ma mère avait eu, c'était presque certain, une première période de maternité naturelle avec moi, son premier bébé, pendant deux mois peut-être, avant que des problèmes personnels ne vinssent me priver de cette « bonne mère ». J'avais complètement oublié la lettre écrite — mais non envoyée — à Fairbairn, sur mon dilemme : ne pas être capable de mettre un terme à mon analyse, ni de la poursuivre avec lui, l'analyste étant devenu Percy dans le transfert. Terminer (l'analyse) eût été l'équivalent de faire mourir Percy et je n'aurais eu personne pour m'aider par la suite. Et si je ne la terminais pas, j'aurais utilisé l'analyste pour empêcher l'irruption du traumatisme; je n'aurais reçu aucune aide et je courais le risque qu'il meure sur moi. Mon amnésie relative à ce premier traumatisme ne fut pas non plus levée par Winnicott. Ce n'est que récemment que je me suis rendu compte qu'il avait, en fait, sans le vouloir, altéré la nature du problème en me permettant d'atteindre *une mère finalement bonne, et de la trouver, recréée en lui, dans le transfert*. Je découvris ultérieurement qu'il m'avait mis dans une situation où j'étais confronté à un double traumatisme : celui de la mort de Percy et celui de la défaillance de ma mère à mon égard.

En relisant mes notes, je suis étonné de la rapidité avec laquelle Winnicott atteignit le cœur du problème. A la première séance, je mentionnai l'amnésie relative à la mort de Percy et sentis que j'avais fait, avec Fairbairn, une analyse radicale des « défenses contre le mauvais objet internalisé ». J'avais échafaudé une théorie à partir de ces défenses mais nous n'étions pas parvenus à ce qui, j'en avais le sentiment, était mon problème fondamental, à savoir qu'il s'agissait non de la mère mauvais objet de la deuxième enfance, *mais de la mère du tout début de la vie qui n'avait pas réussi à établir une relation*. Vers la fin de la séance, Winnicott me dit : « Je n'ai rien de spécial à dire maintenant mais, si je ne dis rien, vous aurez peut-être l'impression que je ne suis pas là. » A la deuxième séance, il dit :

« Vous savez des choses sur moi et pourtant je ne suis pas encore pour vous une personne. Il se peut que vous ayez le sentiment d'être seul et que je ne suis pas réel. Vous avez certainement été malade avant la naissance de Percy et vous avez eu l'impression que votre mère vous laissait vous occuper de vous. Vous avez

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 45 | <i>Les Mères</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 23 | <i>Dire</i> | 47 | <i>La plainte</i> |
| 24 | <i>L'emprise</i> | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i> |
| | | 49 | <i>Aimer Être aimé</i> |

À paraître à l'automne 1994

50 *L'inachèvement*

9 782070 295043



Extrait de la publication

77-V A 29504 ISBN 2-07-029504-4.